



Rainer Maria Rilke

Œuvres en prose

Récits et essais

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE CLAUDE DAVID
AVEC LA COLLABORATION DE RÉMY COLOMBAT,
BERNARD LORTHOLARY ET CLAUDE PORCELL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

RAINER MARIA RILKE

*Œuvres
en prose*

Récits et essais

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE CLAUDE DAVID

AVEC LA COLLABORATION DE RÉMY COLOMBAT,
BERNARD LORTHOLARY ET CLAUDE PORCELL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1993,
pour l'ensemble de l'appareil critique
et pour les traductions nouvelles.

Récits

La Couturière

... C'était au mois d'avril de l'année 188... J'étais contraint de changer d'appartement. Mon propriétaire avait vendu sa maison, et le nouveau était résolu à louer d'un seul tenant l'étage où se trouvait ma modeste chambre. J'en cherchai longtemps une autre, sans succès. Enfin, las de chercher, je pris, presque sans l'avoir vue, une petite pièce au troisième étage d'un bâtiment dont le côté long occupait une partie non négligeable d'une étroite ruelle transversale.

Dès les premiers jours, ma chambre me parut fort accueillante. Ses deux petites fenêtres, dont les nombreux petits carreaux laissaient deviner l'âge de la maison, me permettaient de voir au loin, par-dessus les toits gris et rouges, par-dessus les cheminées couvertes de suie, le bleu des montagnes, et de contempler le soleil levant dont le globe ardent était posé sur le rebord indistinct des collines. Les meubles personnels que j'avais fait venir rendaient la pièce ainsi rapetissée plus confortable que je ne l'avais espéré au début, et le service, assuré par la concierge, ne laissait rien à désirer. L'escalier n'était pas trop raide et l'on pouvait le monter sans s'en apercevoir, au point même que, lorsque j'arrivai plongé dans mes pensées, je me serais presque laissé entraîner à grimper jusqu'au grenier. Bref, j'étais satisfait, d'autant plus que ne jouaient dans la cour sombre ni enfants — ni orgues de Barbarie.

Des années se sont écoulées depuis. L'époque dont je parle est plongée pour moi dans la pénombre du passé, et les couleurs vives des événements ont pâli, sont devenues troubles. J'ai l'impression de parler d'un incident qui ne me serait pas arrivé à moi-même mais à un autre, un bon ami peut-être. Aussi n'ai-je pas à redouter que l'amour-propre me pousse au mensonge : j'écris franchement, clairement, et avec le seul souci de la vérité.

À cette époque, je ne restais guère chez moi. À 7 heures et demie du matin j'allais à mon bureau, à midi je déjeunais dans une gargote et je passais mes après-midi, aussi souvent que possible, chez ma fiancée. Oui, j'étais fiancé, en ce temps-là. Hedwig — appelons-la ainsi — était jeune, aimable, cultivée et — ce qui aux yeux de mes camarades avait le plus de poids — elle était riche. Elle appartenait à une assez ancienne famille de négociants à qui l'épargne et le labeur avaient enfin permis d'avoir un train de maison auquel participaient volontiers même les jeunes gens distingués, car il régnait là, malgré l'élégance, un ton joyeux et sans contrainte qui empêchait tout ennui de s'exhaler des tasses de thé. La plus jeune fille de la maison, Hedwig, était du reste la préférée de tout le monde, parce qu'elle unissait à sa culture une sorte d'aimable légèreté qui donnait de l'intérêt et du charme à la plus insignifiante des conversations. Elle avait plus de flamme et de cœur que ses deux sœurs aînées, elle était sincère, gaie et — il est certain que je l'aimais...

Je peux dire les choses franchement. Elle épousa plus tard, un an après la rupture de nos fiançailles, un jeune officier de la noblesse, mais mourut après lui avoir donné son premier enfant, une petite fille aux boucles blondes...

Je restais d'ordinaire chez ses parents, où se trouvait tous les jours une assez nombreuse société, jusque vers les 6 heures du soir, puis je faisais ma promenade, allais au théâtre et rentrais chez moi à 10 heures pour reprendre le lendemain le même mode de vie.

Le matin, en descendant lentement mes trois étages, je rencontrais toujours sur le palier du premier le concierge, qui nettoyait les dalles de pierre blanche. Il me saluait et engageait la conversation. La même se répétait jour après jour. D'abord le temps qu'il faisait, si j'étais satisfait de mon logement, et ainsi de suite. Comme le vieux n'en finissait jamais, je lui demandais toujours des nouvelles

de ses enfants, à quoi il répondait en poussant un soupir et en laissant échapper, les dents serrées : « Quel fléau ! Ils m'en donnent, du souci, monsieur ! » Et c'était là la conclusion. Une fois, c'était un mardi, je m'informai, simplement pour dire quelque chose, de l'identité de la personne qui occupait le logement voisin du mien. Le ton de la réponse fut exactement celui de la question : négligent — évasif. « Une couturière, une pauvre fille, et laide avec cela... », grommela-t-il sans lever les yeux du sol. Ce fut tout.

Il y avait longtemps que j'avais oublié cette information quand je rencontrai la couturière, supposant à juste titre que c'était elle, dans la pénombre de l'entrée. C'était un dimanche matin. J'avais fait la grasse matinée et sortais tout juste au moment où, un petit livre à la main, elle revenait sans doute de l'église. Un pitoyable personnage : entre deux épaules pointues que couvrait un manteau vert râpé qui descendait presque jusqu'au sol se balançait une tête où se signalaient avant toute chose un long nez pincé et des joues creuses. Les lèvres minces, entrouvertes, laissaient voir des dents en mauvais état, le menton était anguleux et très proéminent. Seuls les yeux, dans ce visage, étaient remarquables. Non qu'ils fussent beaux, mais ils étaient grands et très noirs — bien que sans éclat. Si noirs que la chevelure, très sombre, en paraissait presque grise. Je sais seulement que l'impression que me fit cet être n'était nullement agréable. Je crois qu'elle ne me jeta pas un regard. Cependant je n'eus pas le temps de songer davantage à cette rencontre sans importance car, juste devant la porte, je tombai aux mains d'un ami en compagnie duquel je passai toute la matinée. Puis j'oubliai même que j'avais une voisine, d'autant plus que, bien que nos portes se touchassent, un silence parfait régnait à côté jour et nuit... Les choses auraient continué de la sorte si une nuit le hasard — ou comment dois-je nommer cela ? — n'avait mis sur ma route un événement inattendu et proprement insoupçonné.

Il y eut chez ma fiancée dans les derniers jours d'avril une réception qui, organisée et préparée de longue main, fut en tout point réussie et dura jusque tard dans la nuit. J'avais trouvé Hedwig particulièrement ravissante ce soir-là. Je bavardai longtemps avec elle dans le petit salon vert, et je l'écoutai, rempli de joie, esquisser avec ironie,

mais aussi avec une intense naïveté enfantine, le tableau de notre futur établissement, peindre dans les couleurs les plus vives toutes nos petites joies et nos petites peines, et se réjouir de notre bonheur comme un enfant de l'arbre de Noël. Un agréable sentiment de satisfaction irradiait ma poitrine comme une chaleur bienfaisante, et Hedwig elle-même avoua qu'elle ne m'avait jamais vu si gai. Du reste, la même humeur régnait sur toute la société : les toasts succédaient aux toasts. Et c'est ainsi qu'il était 3 heures du matin quand, à regret encore, on se quitta. En bas, on appelait les voitures l'une après l'autre. Les rares piétons se dispersèrent bientôt de tous les côtés. J'avais plus d'une demi-heure de chemin à faire et pressai donc considérablement le pas, d'autant que cette nuit d'avril était froide et obscurcie par le brouillard. J'étais plongé dans mes pensées, et je me retrouvai devant la porte de la maison que j'habitais sans avoir l'impression d'avoir marché bien longtemps. Puis je grattai une allumette afin de m'éclairer dans la traversée du hall jusqu'à l'escalier. C'était d'ailleurs la dernière que j'eusse en ma possession. Elle ne tarda pas à s'éteindre. Je gravis l'escalier à tâtons, songeant encore aux belles heures de la soirée que je venais de passer. À présent, j'étais en haut. Je mis la clef dans la serrure, donnai un tour, ouvris lentement...

Elle était devant moi. Elle. Une pâle bougie, presque consumée, éclairait parcimonieusement la pièce, d'où vinrent me frapper de désagréables émanations de graisse et de sueur. Elle était debout au pied du lit, vêtue d'une chemise sale largement ouverte et d'un jupon sombre, ne semblait nullement étonnée et me dévisageait d'un œil fixe...

Je m'étais manifestement trompé de chambre. Mais, cloué sur place, j'étais si intimidé que je ne prononçai aucune parole d'excuse, sans pour autant partir. Je sais que j'étais pris de dégoût ; mais je restais. Je la vis s'approcher de la table, pousser l'assiette, qui contenait les quelques résidus d'un repas douteux, enlever de la chaise les vêtements qu'elle avait quittés — et m'inviter à m'asseoir. À voix basse, en disant : « Venez. »

Même le son de cette voix m'inspirait de la répugnance. Mais j'obéis, comme pour me conformer à une puissance inconnue. Elle parla. Je ne sais pas de quoi. Ce faisant,

elle restait assise sur le bord de son lit. Dans l'obscurité totale. Je ne voyais que l'ovale blême de ce visage et ça et là, quand la chandelle en train de mourir lançait une flamme, ses grands yeux. Puis je me levai. Je me disposais à partir. La poignée de la porte me résista. Elle vint à mon aide. C'est alors que... tout près de moi, elle glissa — et je dus la rattraper. Elle se serra contre ma poitrine, et je sentais, toute proche, son haleine brûlante. Celle-ci m'était désagréable. Je voulus me dégager. Mais ses yeux reposaient dans les miens avec une telle fixité que ces regards paraissaient tisser tout autour de moi quelque entrave invisible. Elle m'attirait toujours plus étroitement contre elle, toujours plus étroitement. Elle imprima sur mes lèvres de longs baisers brûlants... La chandelle s'éteignit.

Le lendemain matin, je m'éveillai la tête lourde, les reins endoloris et une amertume sur la langue. À côté de moi, enfoncée dans les oreillers, elle dormait. Le visage émacié et pâle, le cou maigre, cette poitrine nue et plate me terrifièrent. Je me redressai lentement. L'air confiné pesait sur moi. Je promenai mes regards : la table sale, la chaise délabrée aux pieds menus, la fleur flétrie sur l'appui de la fenêtre — tout donnait l'impression d'être misérable, rabougri. C'est alors qu'elle bougea. Elle posa, comme en rêvant, une main sur mon épaule. J'observai cette main ; les longs doigts aux phalanges épaisses avec leurs ongles sales, courts et larges, la peau au bout des doigts brunie et toute piquetée... Je fus saisi d'une répulsion envers cet être. Je me levai d'un bond, ouvris brutalement la porte et courus dans ma chambre. Là, je me sentis soulagé. Je me souviens d'avoir poussé le verrou — aussi loin qu'il pouvait aller...



Les jours passèrent, l'un après l'autre, de la même manière qu'auparavant. Une fois, une semaine plus tard peut-être, alors que je m'étais déjà mis au lit, mon coude heurta fortuitement la cloison. Je perçus immédiatement une réponse à ce bruit involontaire. Je restai sans bouger. Puis je m'assoupis. Il me sembla soudain, dans mon demi-sommeil, que l'on ouvrait ma porte. L'instant d'après, je sentis un corps se serrer contre moi. C'était

elle. Elle passa la nuit entre mes bras. Je voulus la chasser, à de nombreuses reprises. Mais elle me regardait de ses grands yeux, et les mots mouraient sur mes lèvres. Oh, que c'était affreux de sentir près de moi les membres chauds de cet être, de cette fille laide, vieillie prématurément ! Et cependant je ne trouvais pas la force...

Il m'arrivait de la rencontrer dans l'escalier. Elle passait devant moi tout comme la première fois : nous ne nous connaissions pas. Elle venait chez moi très souvent. Sans bruit, sans dire un mot, elle entra et me tenait sous la fascination de son regard. J'étais privé de volonté.

Enfin je résolus de mettre un terme à la chose. Il m'apparaissait comme un crime à l'encontre de ma fiancée de partager mon lit avec cette femme qui venait se presser contre moi avec tant d'insistance et qui n'avait cependant pas pour cela les droits que confère l'amour !...

Je rentrai chez moi beaucoup plus tôt que d'ordinaire et verrouillai ma porte sur-le-champ. 9 heures du soir approchaient quand elle arriva. Trouvant la porte fermée, elle repartit ; elle pensait sans doute que je n'étais pas chez moi. Mais je fus imprudent. Je reculai un peu trop brutalement la chaise placée devant mon bureau. Elle ne pouvait que l'avoir entendu. L'instant d'après, on frappait. Je gardai le silence. Nouveaux coups. Puis impatients, et sans relâche. À présent, je l'entendais sangloter — longtemps, longtemps... Elle dut passer la nuit à ma porte. Mais j'étais resté de marbre ; je sentais que cette opiniâtreté avait rompu le sortilège...

Le lendemain, je la rencontrai dans l'escalier. Elle allait très lentement. Quand je fus tout près d'elle, elle leva les yeux. Je fus effrayé : dans ces yeux brillait une inquiétante étincelle de menace... Je me moquai de moi-même. Quel sot je faisais ! Cette fille ! Et je la suivis des yeux tandis qu'elle posait lourdement les pieds sur les marches et descendait en clopinant...

L'après-midi, mon chef eut besoin de moi, de sorte que ma visite habituelle à Hedwig ne put avoir lieu. Le soir, lorsque j'entrai dans ma chambre, je trouvai une lettre du père de ma fiancée, qui me plongea dans le plus grand étonnement. On y lisait :

... Dans ces conditions, vous comprendrez qu'à mon grand regret personnel, je me voie contraint de rompre vos fiançailles

*avec ma fille. Je pensais confier Hedwig à un homme qui n'avait pas d'engagements ailleurs. Il est du devoir d'un père d'épargner autant que possible à son enfant ces sortes d'expériences. Vous percevrez, cher M. von B***, le bien-fondé de ma démarche, de même que je suis pour ma part convaincu que vous m'auriez informé de la situation quand il en eût été encore temps. — Je reste au demeurant votre dévoué...*

Ce que je ressentis est difficile à décrire. J'aimais Hedwig. Je m'étais déjà installé dans l'avenir qu'elle avait elle-même esquissé d'une façon si charmante. Je ne pouvais imaginer un destin dont elle ne fit pas partie. Je sais que je fus tout d'abord accablé par une douleur qui me fit monter les larmes aux yeux, avant de trouver enfin le temps de me demander à quelle influence je devais cette étrange rebuffade. Car elle était assurément étrange. Je connaissais le père d'Hedwig, qui était le scrupule et la justice mêmes, et je savais que seul un événement d'importance avait pu le pousser à cette démarche. Car il avait de l'estime pour moi et était trop pondéré pour commettre une injustice à mon égard. Je ne dormis pas de la nuit. Mille pensées s'agitaient dans ma tête. Enfin, vers le matin, je m'assoupis, vaincu par la fatigue. Au réveil, je m'aperçus que j'avais oublié de verrouiller la porte. Elle n'était cependant pas venue chez moi. Je respirai, soulagé.

Je m'habillai à la hâte, me fis excuser à mon bureau pour quelques heures d'absence, et me précipitai chez ma fiancée. Je trouvai le portail fermé, et, comme personne ne se montrait malgré mes sonneries répétées, je pensai qu'on était sorti. Il était tout à fait possible que le concierge fût occupé dans la cour, d'où il n'entendait pas la cloche. Je résolus de revenir l'après-midi, à l'heure habituelle.

Je le fis. Le concierge vint ouvrir, me considéra avec étonnement et me dit que je ne pouvais pourtant pas ignorer que ses maîtres étaient en voyage. Effrayé, je fis cependant comme si j'eusse été au courant de tout et demandai seulement à parler à Franz, le vieux serviteur. Et celui-ci, de fait, m'expliqua par le menu que tout le monde, tout le monde était parti en voyage après une curieuse scène qui avait eu lieu l'après-midi de la veille.

« J'étais ici, dit-il, dans l'antichambre, et je nettoyait les couverts, quand une femme est entrée, dépenaillée et

misérable, et m'a prié de la conduire auprès de Mlle Hedwig. Naturellement, je n'ai pas accepté — il faut d'abord connaître les gens, n'est-ce pas... » J'approuvai vivement de la tête. Une idée me vint... « Enfin, bref, toujours est-il, poursuivit le vieux bavard, que devant mon refus elle poussa de tels cris et fit un tel tintamarre que Monsieur finit par sortir. C'est à lui qu'elle adressa alors ses prières, jurant qu'elle avait des nouvelles importantes. Il l'emmena dans son cabinet. Elle y est restée une heure. Une heure, monsieur ! Puis elle en sortit, baisa la main de Monsieur...

— Comment était-elle ? dis-je en l'interrompant.

— Pâle, maigre, laide.

— Grande ?

— Très grande.

— Les yeux ?

— Noirs, les cheveux aussi. » Le vieux poursuivit son bavardage. J'en savais assez. Tous les mots de l'épouvantable lettre s'éclairaient : des engagements !... Une amère rancœur s'élevait en moi. Je plantai là le serviteur et dévalai l'escalier. Je rentrai chez moi en courant le long des rues. Devant le portail étaient rassemblées quelques personnes, hommes et femmes. Ils parlaient vivement, à voix basse. Je les écartai brutalement. Puis trois étages sans reprendre souffle. Il fallait la voir, lui dire... Je ne savais pas ce que je dirais, mais je sentais que la circonstance m'inspirerait les mots qu'il faudrait...

Dans l'escalier aussi je rencontrai des hommes. Je ne leur accordai aucune attention. Me voici donc en haut. J'ouvris la porte d'un coup. Une violente odeur de phénol m'assaillit. Les mots impitoyables que j'allais prononcer moururent sur mes lèvres. Elle était là, gisant sur les draps gris, en chemise. La tête complètement renversée, les yeux clos. Les mains pendaient, ballantes. Je m'approchai. Je n'osais pas la toucher. Avec sa bouche ouverte et ses paupières bleuies, elle ressemblait tout à fait à une noyée. Un frisson m'envahit. J'étais seul dans la pièce. Un soleil froid, sur le point de disparaître, éclairait la table sale — le bord du lit... Je me penchai sur cette femme. Oui, elle était morte. Son visage était bleuâtre. Une mauvaise odeur émanait d'elle. Et un dégoût me prit, une répulsion...

Flâneries en Bohême

[I]

N'ai-je point promis de parler un jour de la Bohême ?

N'attendez rien de politique. — Chez nous, en Bohême, la politique est pour ainsi dire dans la rue, et j'ai bien trop de considération à votre endroit pour vous offrir ce que j'aurais ramassé par terre.

Je veux vous parler de l'antique château d'une vieille famille de la noblesse¹ — de ses salles et de ses couloirs, de ses galeries et de ses alcôves. Voilà qui rend un son tout à fait romantique.

Eh bien, vous allez voir.

Si, cher lecteur, quelque hasard, l'envie de meubler vos loisirs par le voyage, ou la mort de votre vénérée tante à héritage — à qui je souhaite encore, du reste, bien des généreuses années de vie —, vous conduit en Bohême du Sud, ne vous privez pas du plaisir de prendre pour vingt-quatre heures vos quartiers dans la bourgade de Krummau², pittoresquement située.

Les petites maisons surmontées de hauts faîtes et dont beaucoup portent encore la rose — les armes de la vieille famille des Rosenberg maintenant éteinte — sont dominées par l'antique château fort trônant sur son roc escarpé au bord de la jeune Moldau. Vaste et massif bâtiment qui, comme tous les châteaux analogues, souvent remodelés à de nombreuses reprises, peut se targuer d'une vénérable

absence de style, il fait sur le spectateur une impression que l'on pourrait dire écrasante. D'autant que je le vis par un clair, un éclatant jour de mars. Avec quelle vivacité les gigantesques murailles jaunes se détachaient sur le bleu pâle du ciel ! Et les galeries à ogives en trois rangs superposés qui relient le corps principal au manège et au parc semblaient fermées, sur leur face arrière, par des draperies de satin couleur de ciel.

Vous montez par un escalier aux marches supportables. Vous entrez dans la première cour du château. Si vous êtes comme moi plongé dans vos pensées au moment où vous entrez, vous porterez distraitement la main au carcan qui entoure votre cou et à votre cravate géante, pour constater avec étonnement que vous ne portez ni culotte à la française ni chaussures à boucle comme elles couraient les rues dans la première moitié de notre siècle.

Qu'est-ce donc qui m'a entraîné à une aussi étrange enquête ?

Les grenadiers en sentinelle qui — reste des temps anciens — sont venus prendre la relève de l'autre côté de barrières bleues et blanches — couleurs des Schwarzenberg. Ils portent un uniforme sombre aux revers et aux lisérés bleus, des baudriers de cuir blanc croisés sur la poitrine et — écoutez bien — des fusils que l'on charge par le canon ! Les effectifs de cette petite force armée, privilège qui, si je ne me trompe, n'appartient, en Autriche, qu'à la maison de Clam-Gallas, se montent en temps de guerre comme en temps de paix à vingt-deux hommes exactement. Un officier autrichien les commande. Passant avec sang-froid devant les gigantesques vieux canons pour boulets de douze livres que ceux-ci jouxtent en incroyables amoncellements, il nous faut monter un chemin couvert qui rappelle vivement une échelle de poulailier et qui gravit la colline pour parvenir à la deuxième cour.

De là, un large escalier conduit aux appartements. Les parois de la cage d'escalier sont ornées des armes peintes de tous les propriétaires passés et présents, d'une facture assez artisanale. La forteresse de Krummau a d'abord appartenu aux Rosenberg. Puis elle passa (sous Rodolphe II) aux mains des Habsbourg et échut enfin, après toutes sortes de vicissitudes, à la maison Schwarzenberg.

À l'entresol, nous nous intéressons surtout aux pièces, basses de plafond, aménagées dans le style Empire le plus

strict, qui semblent exhaler un doux parfum d'intimité. C'est au premier étage que se trouvent les véritables pièces d'apparat. Les grandes salles aux chaises lourdes d'où les ors débordent et aux tables ventruës, prétentieuses, superbement couvertes. Une infinité de vases japonais et de miroirs montant jusqu'au plafond, où se reflète l'agréable pénombre des pièces atteintes seulement par une lumière filtrée. Des tables de festin aux riches ciselures, parées de couverts d'argent et d'étain. Puis la galerie des portraits.

Le serviteur faisant fonction de guide me la fit, avec la plus grande courtoisie, traverser en toute hâte. À peine eus-je le temps d'apercevoir Jean le Fort¹, sorti de la main de Dürer, et le portrait de la princesse de Schwarzenberg qui périt brûlée à Paris lors des fêtes du couronnement de Napoléon.

Au deuxième étage sont situées ce qu'il est convenu d'appeler les « pièces Jules César² ». C'est ici qu'habitait le fils naturel de Rodolphe II, qui portait ce nom. C'est ici qu'il fomentait et exécutait ses horreurs, dont les vieux citoyens de Krummau aiment encore à parler autour d'une chope de bière. On est aussi frappé, dans ces pièces, par une fenêtre qui fut murée parce qu'une fille de barbier, fuyant le débauché, l'avait utilisée pour se jeter au bas des murailles.

Mais le plus important est la salle des masques. Les murs y sont entièrement recouverts de personnages plus grands que nature et peints avec une ironique gaieté. On y voit des chevaliers et des seigneurs, de nobles dames et de dignes matrones, des nains et des géants, des arlequins et des enchanteurs en un grouillement multicolore. Des musiciens jouent sur les galeries, des dames assistent au spectacle depuis leurs loges, et à la porte deux grenadiers gigantesques montent une garde rigoureuse. La multitude des figures et la merveilleuse naïveté de leur plastique ont un effet littéralement étourdissant.

Comparée à cette splendeur ancienne et vénérable, poussiéreuse et consacrée par l'haleine des siècles, la richesse récente du nouveau château de Frauenberg, situé plus au nord, n'aura rien d'agréable à vos yeux. Il règne là le scintillement, l'éclat d'une abondance comparable à celle que nous trouvons dans les châteaux de nos industriels et de nos banquiers.

Or il me semble justement que ces pièces consacrées par les ancêtres sont le seul avantage qui distingue, extérieurement, la véritable noblesse du parvenu récemment changé en chevalier ou conférant la baronnie à son nom autrichien impossible en lui adjoignant à grand-peine un *-fels*, *-wald*, *-burg* ou *-see*. Car fort peu de nos grands seigneurs portent leur noblesse sur le visage. Quoique l'on ne puisse nier que tel ou tel aristocrate trahirait son origine sous la tunique du mendiant.

J'ai fait la connaissance d'un tel homme à Budweis. C'est le baron M***. Il est connu comme original et collectionneur d'antiquités — et tout le monde fut effrayé lorsque je publiai mon intention d'aller rendre visite au baron misanthrope dans son logis plein de nombreux trésors. J'osai pourtant, me fis annoncer et fus reçu. Le maître de maison avait une haute et maigre silhouette et des traits fins, légèrement ridés, où s'alliaient étonnamment un orgueil sans mesure et une élégante amabilité. La barbe mince, clairsemée, qui faisait saillie au-dessous de son menton, tombait, blanche comme neige, sur une collerette blanche comme neige. Il était, sans se départir de sa dignité, d'une grande prévenance, qui s'exprimait moins dans ses paroles que dans ses manières. Il me fit faire lui-même la visite de toute la maison, jusques et y compris le jardin, et après avoir congédié le domestique, me fit l'honneur de me raccompagner jusqu'au portail donnant sur la rue — soit par bienveillance, soit pour s'assurer que j'étais bien dehors.

C'est avec dans la bouche le goût amer que ressentirait un chien devant d'inaccessibles friandises que, collectionneur d'antiquités moi-même, je quittai la résidence du mécène. J'y avais vu entre autres trésors un David Teniers — père ou fils, je ne sais.

Ce Teniers croisa à nouveau mon chemin quelques semaines plus tard, alors que je me trouvais à l'exposition artistique annuelle du Rudolfinum de Prague. Et pour tout dire — ne soyez pas effrayé, cher lecteur — devant un tableau de Ludwig von Hofmann¹.

Chez le joyeux Néerlandais, cette précision maniaque, véritablement naïve, ce soin méticuleux — chez l'autre ce grand voile négligent, las, faussement naïf, de rêveuse indistinction. Non, je ne parviens pas à trouver du plaisir à cette salade de couleurs. Malgré tous mes efforts. Il est vrai que je ne saurais totalement contester son droit à l'existence.

Si je mets la peinture historique sur le même pied que le drame et l'épopée, si je compare la peinture de genre à la nouvelle (étant entendu qu'en raison de la trop grande différence entre les deux arts, le paysage ne se prête à aucun rapprochement), je ne peux faire autrement que de mettre cette sorte de peinture, dont l'effet n'est censé reposer que sur les couleurs, en parallèle avec la poésie lyrique.

Mais puisque, comme on le sait déjà depuis le *Laokoon* de Lessing, l'objet de la peinture est la reproduction de l'objet, alors que la poésie lyrique s'interdit précisément et totalement l'objet, l'erreur où est engagée cette tendance me semble suffisamment démontrée.

Et c'est pourquoi, cher et aimable lecteur, je voudrais vous prier, au cas où Mme votre tante à héritage, à qui, je le répète, je souhaite encore longue vie, vous aurait destiné une somme même faramineuse, de ne point employer celle-ci à l'achat d'un tableau de Ludwig von Hofmann avec des êtres humains verts, des arbres rouges et des ombres violettes — mais, ce qui d'ailleurs revient moins cher, de vous procurer une carte touristique allant jusqu'à l'extrême Nord de la Bohême, où je compte incessamment vous emmener.

II

À l'extérieur dansent des feuilles jaunies. Le vent hurle dans mon poêle et siffle en battant la mesure. Joyeuse chanson ! Et moi, je suis assis à ma table de travail, la tête en feu et les pieds froids. Je jette de temps en temps un regard fugitif au carnaval bariolé des feuilles. Je suis gelé. Chez moi, il règne une atmosphère de mercredi des Cendres.

Oui, le mercredi des Cendres après les jours d'été ensoleillés et clairs qui sont passés devant moi l'un après l'autre, succession ininterrompue de fêtes jouées. La tempête est venue, zélé prédicateur de carême, a arraché aux murs de la salle de bal nommée « Nature » leurs ornements multicolores et a tiré devant la lampe du soleil le rideau des nuages. Et les fleurs ont toutes quitté leur

costume de couleurs ; çà et là seulement, un dahlia a gardé son turban rouge. Mais la joie de la fête n'y est plus. Le vent te hait et rassemble autour de toi un nuage de poussière, de sorte que quelque chose ruisselle sur ton front — comme de la cendre.

J'appartiens à ce groupe d'hommes que Nietzsche appelle les « hommes de l'histoire¹ ». Aussi, puisque le présent me donne froid, je tourne mes regards vers un passé que chauffe le soleil. Le théâtre de ce passé est la Bohême du Nord. Et, c'est juste — cela me revient à présent —, c'est là que j'ai promis, cher lecteur, de t'emmener.

Faisons-le. Si, la dernière fois, tu m'as accompagné dans un somptueux château, je veux aujourd'hui te montrer de vénérables ruines qui trônent sur des crêtes escarpées et jettent par les orbites géantes de leurs anciennes fenêtres des regards ébahis sur des temps étrangers. Je veux te plonger dans une région où d'énormes géants rocheux dressent leurs têtes grises de Titans au milieu des noires forêts de sapins et où des prairies ornées de fleurs s'allongent pour rêver au bord du ruisseau qui murmure.

Il y a là dans la vallée, encadrée de forêts sombres, le charmant Dittersbach avec son église blanche et ses petites maisons faites moitié de bois, moitié de pierre. Autour, mille chemins offrent la tentation de pénétrer dans le mystère de la nature sauvage. Combien de fois n'ai-je pas gravi le sentier qui mène au Rocher de la Vierge, un cône abrupt, semblable à une tour ; combien de fois me suis-je retrouvé sur la pointe du Falkenstein, où l'on trouve encore les restes d'une construction dont l'ombre fraîche est censée avoir abrité après de rudes combats le repos du célèbre Hynko von Duba². Car il est vrai que tout invite là à un doux repos sans souci — aujourd'hui encore. Les vastes prairies aux fonds moussus, parsemées de bruyères, ressemblent à des coussins violets, les arbres forment un somptueux baldaquin, et les éventails des hautes fougères dispensent une bienfaisante fraîcheur. Un repas est même servi : les myrtilles et autres baies produites par le sol de la forêt sont ici en abondance. C'est surtout par temps de pluie, lorsqu'on est empêché de faire une longue promenade, que l'on aime à cueillir ces petits fruits doux ; car les cimes de la haute futaie forment un toit quasi imperméable, de sorte que l'on peut à pied sec chercher pendant des heures parmi les buissons.

LES LIVRES D'UNE AMOUREUSE

<i>Notice</i>	1200
<i>Notes</i>	1201

LES LIVRES DE LA VRAIE VIE

<i>Notice</i>	1201
---------------	------

LETTRES SUR PAUL CÉZANNE ET SUR QUELQUES AUTRES

<i>Notice</i>	1201
<i>Notes</i>	1202
<i>Note bibliographique</i>	1208

NOTE SUR MAURICE DE GUÉRIN, « LE CENTAURE »

<i>Notice</i>	1208
<i>Notes</i>	1208

PROPOS SUR LE POÈTE

<i>Notice</i>	1209
---------------	------

DISCOURS — DE L'AMOUR DE DIEU POUR LES HOMMES

<i>Notice</i>	1209
<i>Notes</i>	1210

PROPOS SUR LE JEUNE POÈTE

<i>Notice</i>	1210
<i>Notes</i>	1210

NOTES DE LECTURE

<i>Notice</i>	1212
<i>Notes</i>	1212

LETTRE DU JEUNE OUVRIER

<i>Notice</i>	1213
<i>Notes</i>	1214

Bibliographie partielle

1215

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

RÉCITS

AU FIL DE LA VIE

DEUX HISTOIRES PRAGOISES

LES DERNIERS

HISTOIRES DU BON DIEU

LES CARNETS DE MALTE LAURIDS BRIGGE

et autres récits

ESSAIS ET ARTICLES

WORPSWEDE

AUGUSTE RODIN

LETTRES À UN JEUNE POÈTE

LETTRES SUR PAUL CÉZANNE ET SUR QUELQUES AUTRES

et autres essais et articles

Préface

Chronologie

Note sur la présente édition

Notices et notes

Bibliographie sommaire

par Claude David